

*Japon, octobre 1980*

Je vais me rendre au Japon, ça me promènera.

Billet *low cost*, évidemment. Et moins c'est cher, plus c'est long. Escale au Danemark puis en Alaska, j'ai pu voir un immense ours blanc taxidermisé, debout sur ses pattes arrière dans une cage de verre.

J'ai aussi reçu un diplôme avec mon nom imprimé et signé par le pilote attestant mon passage au-dessus du pôle Nord.

Les kamikazes qui se sacrifiaient pour l'empereur en se jetant sur les porte-avions, usines, dépôts de munitions et autres ne pouvaient imaginer que la fission de l'atome intimiderait ce dieu vivant.

On m'a raconté qu'afin de pouvoir emporter plus d'explosifs dans le nez des avions, ces hommes au courage sans pareil se faisaient préalablement amputer des deux jambes. Mais la capitulation entraînée par les champignons d'Hiroshima et de Nagasaki a laissé plusieurs pilotes « en chantier » dans des hôpitaux. Cruel destin, ces amputés pour rien vivent infirmes et voient le Japon s'américaniser.

Depuis, aucun d'entre eux n'a eu l'idée de glisser une caisse de dynamite sous sa couverture et de lancer son fauteuil roulant

contre le Palais impérial. Il faut dire que l'endroit est bien gardé. Hirohito possède un bon bout de terrain. C'est un peu comme si le président américain vivait au cœur de Central Park et que tous les accès en étaient interdits.

Au Japon, il y a des bains turcs, du café-théâtre (chez Jean-Jean) ; je l'ai lu dans un guide. Où boire du bon café à Tokyo ? Au bar de l'Île-de-France. Au Japon, les cloisons sont encore moins épaisses que chez nous dans les HLM. Ainsi les soirs de rut, quand, tel le cerf en sous-bois, l'ouvrier japonais brame sur sa natte, les voisins tambourinent en criant : Y a des hôtels pour ça.

En effet, vingt-trois mille *love hotels* ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre sont prévus à cet effet. On y trouve des chambres très bien isolées, à des prix différents selon le type d'aménagement... Elles sont toutes équipées de miroirs, de vibromasseurs et de vidéos. Coefficient de remplissage : deux cents pour cent. Je ne sais pas grand-chose sur les Japonais, on dit qu'ils possèdent l'art de la copie. On dit également que sur certains points ce sont les Allemands de l'Asie. Je ne sais pas grand-chose des Allemands non plus. Rien par moi-même. Et on ne peut pas croire tout ce qu'on lit. J'ai eu sous les yeux, dans une revue datant des années quarante, un florilège d'anthropologie haineuse. Je donne à goûter quelques lignes sur la mentalité allemande, écrites par un certain docteur Bérillon. Quelle saveur !

*D'intelligence obtuse, de compréhension lente, incapable de création et d'invention, le boche limite son initiative à plagier, à imiter, à copier, à dérober. Mais sur ce terrain, servi par une obstination qu'aucune humiliation ne saurait décourager, il sait mettre à profit tous les expédients de l'espionnage, de la tromperie, du mercantilisme, du démarquage et de la falsification. Le boche n'ayant nulle conception de la dignité personnelle, aucun mensonge, aucune hypocrisie, aucun déguisement ne lui coûte quand son intérêt est en jeu. Son procédé habituel, en temps de paix, consiste*

*à revêtir l'allure de la bonhomie, pour ne pas dire de la bonasserie, par laquelle il s'applique à dissiper la méfiance... Mais surviennent l'état de guerre, l'hypocrisie et la dissimulation font immédiatement place aux véritables instincts du boche, c'est-à-dire à l'impulsion au pillage, au viol, à l'assassinat et à la destruction systématique. Le moindre motif sert alors de prétexte à cette forme de querelle si justement désignée sous le nom de « querelle d'Allemand ». Depuis des siècles, cette colère agressive, ce « Furor teutonicus », dont le boche ne manque pas de tirer un élément de vanité, n'est cependant dans son expression de bestialité querelleuse qu'un déclenchement de fureur purement animale, tels que le sont les accès de rage du dromadaire et du taureau.*

Voilà un homme qu'on ne pourra pas traiter de collabo. J'ai fait lire ce texte à mon marchand de journaux, qui vend des centaines de titres, mais qui ne lit que *Minute*. Il m'explique que le docteur n'avait dû, en fait, rencontrer que des juifs allemands.

La mère de ma voisine ne les aime pas non plus, les Allemands. Ni eux, ni les Noirs, ni les Arabes. Il m'est arrivé de penser que ces préjugés étaient dus à un sédentarisme forcené, mais elle a bougé, la vieille. À Soissons, elle a vu les boches couper les mains des petits enfants. Je lui annonce que je pars pour le Japon, je crois l'épater. Elle connaît, elle y est allée. Elle préfère la Chine, mais n'est pas près d'y retourner à cause de la nourriture et aussi parce qu'ils ne font rien comme nous.

Je crois, en dépit des cultures, à une sorte d'accord spontané, de bon feeling entre certains êtres, par le biais d'une sensibilité commune qu'aucuns « us et coutumes » n'altère. Les différences d'idiomes ne font pas obstacle; la patience, la volonté de communication peuvent être source de riches heures entre un Papou et un Nantais, dès qu'il n'y a ni crainte ni préjugés ou malveillance. À propos de langage il me revient une anecdote qui ne va pas tout à fait dans

ce sens. Rappelez-vous mon ami cinéaste israélien. Un de ses courts métrages, que je n'ai pas évoqué, montre deux juifs dragueurs dans un quartier de Tel-Aviv abondant de blondes étrangères de type scandinave. Ils passent du temps à les suivre sans vraiment arriver à leurs fins après avoir tenté de parler un peu anglais et usé de toute une gestuelle pour communiquer. Après un certain temps, dépités, ils commencent, dans leur langue, à leur balancer des insanités avec de grands sourires pour faire comme si c'était des compliments. Bientôt vient le fou rire. Mais soudain, les filles qui, en fait, sont israéliennes les couvrent d'injures en hébreu avant de les plaquer.

Mais j'entends : Alors, ça vient, le Japon?! Pas trop de détours, on a compris qu'on n'a plus trop à se faire d'illusions pour un bon reportage sur Venise, mais il ne faut pas nous faire le coup sur tous les spots.

On y va. J'avais déjà le certificat d'études primaires, un brevet de natation de vingt-cinq mètres, une mention passable de trompette décernée par le conservatoire municipal de Reims, rappel : je possède maintenant un certificat polaire. Il m'a été délivré par la Scandinavia Airlines. *This is to certify that mister Berroyer has, on 16-09-80, passed over the North Pole on board an S.A.S.D.C. 10 jetliner flying between Japan and Europe...* Il est signé par le chef pilote. Paris-Tokyo. Dix-huit heures d'avion via Copenhague et Anchorage.

Au réveil, nous avons droit, délicate attention, à de petites serviettes humides et chaudes roulées dans un plat. On peut se les passer sur les mains ou le visage. On n'a pas ça dans les compagnies françaises. Dans de nombreux pays, sans aller jusqu'à la serviette chaude, on est bien traité dans les lieux publics. Dans les cafés, à table ou au comptoir, on nous donne de l'eau et des serviettes en papier avant toute chose. J'apprécie cela un peu comme Henry Miller s'émerveillait des vespasiennes françaises, et disait son affection et son respect

pour un peuple qui admet la nécessité de pisser un coup de temps en temps.

Quinze ou seize heures dans le même avion. Seulement une heure d'arrêt à Anchorage pour se dégourdir les jambes dans le pâté de boutiques de l'aéroport. On peut acheter des cartes postales et admirer l'immense ours blanc dont je parlais plus haut, taxidermisé et installé sur ses deux pattes de derrière dans une cage de verre, au beau milieu de la salle de transit.

Pendant qu'on refait le plein des réservoirs de l'avion, je me vide aux toilettes, pensant avec la finesse qui me caractérise : « Je peux dire que j'aurai vécu ! J'aurai même pissé en Alaska. » Dès qu'elle nous est apparue, les hommes d'affaires japonais qui rentraient au pays n'ont pas manqué de sortir leurs Nikon et de se précipiter en nombre pour mitrailler cette fameuse banquise.

On s'est posés à Narita, l'aéroport des batailles rangées entre policiers et étudiants. Les étudiants viennent prêter main-forte aux paysans menacés d'expropriation presque chaque dimanche – depuis plusieurs années. Ils refusent l'extension de l'aéroport. C'est un peu leur Larzac. Mais je crois qu'eux aussi se lasseront.

Il faut plus d'une heure pour gagner Tokyo en bus. En chemin, on remarque tout de suite une végétation différente de la nôtre. À commencer par les pins tels qu'on les voit sur les estampes. Les constructions modernes dans la campagne sont tout aussi « défigurantes » que nos tocards pavillons et on peut voir de-ci de-là, telles nos chaumières normandes *revival*, de luxueuses maisons à l'ancienne.

À mesure qu'on approche de Tokyo, la zone urbaine s'épaissit. On voit beaucoup de maisons basses et quelques rares buildings, souvent surmontés de filets qui forment une curieuse architecture. Ces maillages couvrent des aires d'entraînement pour le golf. Dans la ville, les gens sont tous

très coquettement et simplement habillés. Les jeunes portent des chemises ou des polos, des jupes et des pantalons. On rencontre très peu de chevelus. Ici aussi, la mode semble passée. Par contre, tout le monde est habillé tendance « jeunes gens modernes des Halles de Paris années quatre-vingt ». Des tenues identiques à celles des membres du groupe américain Talking Heads qui ont rompu dès 77 avec le look hippie en n'adoptant pas pour autant le style punk naissant.

Et les adultes ressemblent à des parents de jeunes gens modernes des Halles, que leurs enfants auraient influencés.

Tokyo est une ville grouillante – on l'avait lu – où les véhicules roulent à gauche. Les automobiles sont luxueuses. Dans le centre, aux carrefours, elles se croisent selon des règles de priorité semblables aux nôtres, pendant que les piétons restent tous sur les trottoirs. Mais quand vient le tour, plus une voiture ne passe. Ni dans un sens ni dans l'autre. Les piétons, en masse, traversent le carrefour, l'envahissent, s'y croisent dans tous les sens, c'est d'un effet surprenant. Les taxis ressemblent, en plus petits, à ceux des Américains, et leurs portières sont automatiques. Le premier que j'ai pris était équipé d'un système de massage par boules, de façon à toucher les points d'acupuncture de la nuque. On pouvait en mettant deux cents yens (trois francs cinquante environ) dans une fente, se faire masser la nuque pendant la course. Mais je n'en ai pas vu d'autres ainsi équipés durant le séjour. On m'a expliqué que c'était assez rare. Il aurait suffi que je ne prenne qu'un seul taxi et je pouvais être porté à généraliser. C'est une leçon. Si je vois un Japonais s'ouvrir le ventre à l'aide d'un sabre, j'attendrai d'en voir plusieurs pour le rapporter comme une banalité du cru. Mais j'y perdrai. On préfère toujours un menteur sensationnel à un scrupuleux fade. Quel plaisir peut-on retirer de savoir qu'il n'y a peut-être pas de monstre dans les eaux du Loch Ness ? Je plains mes lecteurs !

Souvent, les gens chez qui je me rendais venaient

m'attendre à la gare. Sinon je n'aurais jamais trouvé leur adresse. Tokyo est un peu comme Londres, avec un plus petit centre que Paris. Le *construire les villes à la campagne* d'Alphonse Allais est un bon mot. Mais « la banlieue à la ville » est une réalité à Tokyo. À Paris, on prend le RER pour rendre visite à Josette qui habite à Chalou-Moulineux. On descend à Chalou-Moulineux. Et comme elle vit au 43 de l'avenue Jean-Jaurès, on regarde sur le plan en arrivant. Ça ne pose aucun problème, en un rien de temps on y est. Et comme son mari est parti au boulot, on se paie du bon temps. Oh s'il vous plaît, arrêtez. Je finirai par supprimer les gauloiseries de mes lecteurs et ne plus parler qu'aux femmes.

À Tokyo, c'est différent. Le RER est, en fait, un réseau urbain tokyoïte tout comme à Londres. Koenji, qui est un peu leur Champigny, ou leur Saint-Maur-des-Fossés, fait encore partie de Tokyo. Et là, comme partout au Japon, les rues, mis à part quelques grosses artères, ne portent pas de noms. Personne ne s'y retrouve ! Les Tokyoïtes pas plus que les étrangers, puisque de surcroît les maisons portent des numéros correspondant à leur ordre chronologique de construction.

Imaginons, compte tenu des démolitions et reconstructions où tout cela nous entraîne. Quel paradoxe pour un pays aussi organisé. Nous n'aurons qu'à dire dans notre guide que c'est une terre de contrastes.

La rue principale, commerçante, est particulièrement douillette : dans la lumière des lampadaires, on a disposé des branchages aux couleurs d'automne. Et au sein de cette ramure, d'invisibles haut-parleurs diffusent des chants d'oiseaux. Tout bien pesé, ce factice-là est autrement relaxant que le « Top 50 » de la quinzaine commerciale de Clichy. De plus, les étals des commerçants sont délicatement arrangés et bien fournis. Et non pas « achalandés » qui évoque les chalands. Voilà que monsieur le bafouilleux donne des leçons. Aux étals de ces commerces, on remarque tout de suite certains fruits,

différents des nôtres. Ils sont, comme chez nous, calibrés, rendus lisses et beaux à la demande du client – lequel, travers humain majoritaire, préfère toujours le faux, le clinquant –, mais leurs couleurs, leurs dimensions ne sont pas tout à fait les mêmes que chez nous.

Les vieux Japonais déplorent l’omniprésence de l’artifice dans le monde moderne et regrettent les saveurs d’antan. En plus du brugnon et de la nectarine que nous possédons, ils ont la « pomme-poire » ou bien « poire-pomme », produit hybride, de couleur jaune-marron. Lorsque vous y croquez, ça claque comme une pomme, mais en même temps, c’est doux comme de la poire, c’est un peu le « speed-ball » de la vie saine. Quant à la saveur, nous dirons que celle de la poire domine, et que le jus qui vous coule sur la chemise est du même tonneau.

La vie est chère au Japon. Le double de la vie en France m’a-t-on dit. Toutefois, on trouve de nombreux petits restaurants abordables, et l’on peut, comme en Amérique et presque partout, sauf en France, se procurer de jour comme de nuit des boissons, de la nourriture, des cigarettes, des piles, etc., en glissant des yens dans les distributeurs installés dans les rues. Tokyo connaît peu de vandalisme. Quand on pense que les Japonais aspirent d’une certaine façon à ressembler aux Français...

Chez nous, Toto est un héros d’histoires drôles. Au Japon, c’est la marque dominante des sanitaires. Partout, en pissant, vous voyez écrit *Toto*. Peut-être que le petit Japonais boute-en-train à la récréation raconte à ses copains : Une fois, c’est Villeroy & Boch...

Dans les appartements, sur le siège des toilettes, la partie ovale mobile où l’on pose son cul est ouverte de manière à pouvoir passer une gaine de tissu pour le confort des miches. Tous les sièges en sont revêtus. Pour les hommes, un urinoir semblable aux nôtres voisine avec ce siège. À côté se trouve

un petit lavabo, dont le robinet fonctionne automatiquement dès qu'on actionne la chasse.

Les baignoires sont courtes et profondes. On prend la douche en s'asseyant sur un tout petit siège en plastique. Il existe des rabats pour couvrir les baignoires afin de garder l'eau chaude.

Mais là où je suis logé, c'est différent. J'habite une grande maison de bois d'un étage. Une sorte de squat. On trouve à chaque niveau deux enfilades parallèles de petites pièces (1,80 × 4 mètres environ) séparées par un long couloir.

Au milieu de ce couloir, il y a un coin commun. Évier, gaz et toilettes. Nous y voilà aux toilettes. C'est l'idée fixe de ce chapitre. Celles-ci sont : « à la turque ». Je ne sais pas si cette appellation a couvert le globe. En matière sexuelle, pour désigner le pompier ou la pipe, dite « fellation » en langage correct, les Américains qui voient là une exotique cochonneté, disent « *french kiss* ». Nous reconnaissons-nous comme les pères de la fellation ? Les Belges diraient d'une représentation de la chose : Ceci n'est pas un pompier.

L'orgueil national turc doit-il quelque chose à ces toilettes sans siège ? Il y a peut-être là des thèses à consulter.

Dans cette grande maison vivent toutes sortes de gens qui ont pour point commun de ne pas être pleins aux as. Il y a quelques Japonais en rupture avec la société, et surtout des Occidentaux, tous vaguement professeurs de langue, et accouplés à des Japonaises. Les déplacements dans cette baraque sont très sonores : les portes coulissantes coulissent mal. Invariablement les vibrations qu'elles produisent m'évoquent les tremblements de terre dont je ne manquerai pas de parler.

Le coin commun est très sale. Pour pisser aux « turques communes », il faut du courage. La pompe ne vient pas souvent vider la fosse. Chaque fois, le jet d'urine crée un remous suivi d'une montée nauséabonde.

Je me demande ce que peut bien fabriquer mon voisin

le plus proche. Un Japonais d'une trentaine d'années, sale comme un peigne et dépenaillé, il passe ses nuits à faire coulisser sa porte tous les quarts d'heure, pour se rendre au point d'eau et en revenir. Cela perturbe mon fragile sommeil.

J'ai évité au maximum d'utiliser les toilettes et les premiers jours je me suis efforcé de régler mes besoins de manière à « aller » dans les lieux publics et je n'ai pas trop réussi. Ces avatars sanitaires contribuaient dans une certaine mesure à gâter mon séjour.

Mais, petit à petit, on se parle dans la maison, et j'apprends l'existence d'un certain Hermann. C'est un Allemand installé au Japon depuis plusieurs années. Il sait parler, écrire et lire les signes. Et il est ici, aux « Pites » depuis un moment. Pites, c'est le nom qu'ont donné les Japonais à cette grosse baraque. Il paraît que ça veut dire « la Merde ». Ils savent de quoi ils parlent. La télé japonaise a tourné là. On en a fait un sujet de curiosité. Comme on peut faire un reportage sur un « squat » en Europe. En fait c'est un repaire de routards et de tordus de toutes sortes.

La pièce que j'occupe est celle d'une fille actuellement en voyage aux Indes. On me l'a sous-louée. Elle est meublée d'une table basse et d'un petit bahut à tiroirs. Les murs sont couverts de tentures où sont punaïsés des dessins et des affiches évoquant tout le folklore mystique des Indes. Me voilà au sein d'une ville aujourd'hui mythifiée par la frange « clean » des jeunes Européens en cette année quatre-vingt, et je baigne dans l'atmosphère patchouliesque tant évitée chez moi au temps de sa fureur. Voyons cet Hermann ? Au physique, il a la cinquantaine et ressemble à Maurice Béjart. Il a un goût prononcé pour les langues et le cinéma. Il en parle de nombreuses et il est toujours fourré dans les salles. Il a écrit sur le cinéaste Kurosawa pour des revues américaines. Il s'est même débrouillé pour se rendre au Festival de Cannes. Et il ne vous lâche plus dès qu'il vous entreprend. Il adore parler. On dirait

qu'il s'émerveille perpétuellement de se faire comprendre. Il a une petite amie japonaise. Un jour il m'a parlé une demi-heure sur le seuil de la maison, alors qu'ils étaient prêts à partir. Durant tout ce temps, elle l'attendait à cinq mètres, son vélo à la main.

Ce qu'il a de bien, Hermann, ce qui le sauve à mes yeux, c'est qu'il a construit de ses mains, dans un petit réduit près de sa piaule, d'impeccables chiottes chimiques. Pour dix yens glissés dans la fente, les petits délicats de ma sorte retrouvent leur équilibre.

Je prends souvent le métro. Avec un plan on se déplace facilement. Les lignes ont des couleurs. Tout est très bien indiqué. Doublé en anglais. Sauf les prix. Le problème est de savoir combien il faut mettre de yens dans la machine afin d'obtenir un ticket pour la station qui nous intéresse. Mais il suffit de demander à des Japonais près des machines. On prononce le nom de la station et l'on fait tinter les pièces dans le creux de la main. J'ai plutôt tendance à demander aux filles. Voyez-vous ça si on est coquin ! On m'avait dit : Tu verras quand on leur adresse la parole elles rient, rougissent et mettent la main devant leur bouche comme nous lorsqu'on bâille.

C'est vrai, je l'ai vu, je le jure, elles le font. On se sent un rien canaille devant cette timidité d'usage qui nous donne l'impression de troubler. J'ai fait la connaissance de Myoko. Un Français d'ici lui téléphone devant moi et lui demande si elle veut me rencontrer. À mon nom, elle dit : Ah oui c'est lui qui a écrit ce livre... Elle en donne le titre. Je suis sidéré. J'aurais déjà acquis une telle célébrité ? Vais-je voir mon nom courir en lettres lumineuses sur la façade d'un building du centre-ville ? En fait c'est un journaliste français de passage qui le lui a donné. Elle lit et parle un peu le français.

J'interroge Myoko sur les manières des jeunes filles japonaises. Elle m'explique que selon l'éducation on ne doit pas

montrer ses sentiments. Si je suis triste parce que mon père est mort, je dois continuer de sourire. / Et si tu es amoureuse, comme ça ne devrait pas tarder puisque je viens d'arriver. / C'est la même chose. Je ne l'extériorise pas. Enfin c'est l'éducation. Après, chacun se débrouille.

Il semble à première vue que l'éducation marque fortement les Japonaises. Il y a bien plus de Japonaises qui mettent la main devant leur bouche lorsqu'elles rient que de Françaises lorsqu'elles bâillent. Je demande encore à Myoko si la règle ne compte que pour les femmes. Elle me répond que oui. Voilà quelque chose que je peux rapporter.

Maurice, un Français d'ici qui a beaucoup voyagé, me dit : Les Indiennes sont très branchées baise. Je m'en amuse et j'y vais d'un petit couplet sur les Français et le mythe des Suédoises, et toutes ces conneries qui, passé l'adolescence, dénote un certain degré de stupidité. Mais il insiste : Tu déconnes, n'empêche que les Chinois et même les Japonais sont assez complexés par leur conviction d'avoir des sexes de petite taille.

Selon lui, dès qu'une Japonaise passe au bras d'un Européen, certains jeunes locaux y vont de vanes gras du genre : Encore une qui aime les grosses queues. Je lui ressort mon inénarrable docteur Bérillon, ses textes sont dans mon sac. Chapitre sur l'odeur de l'Allemand : *Dans toutes les circonstances où la vanité et la susceptibilité de l'Allemand sont l'objet d'une contrariété ou d'un froissement, l'odeur spéciale de la race boche s'accroît et les émanations cutanées empestent l'air d'une puanteur insupportable. C'est exactement ce qui se passe chez les animaux puants, tels que les renards, dont l'odeur s'exagère quand on les excite ou qu'on provoque leur colère. Il semblerait qu'en dotant les boches d'une odeur analogue à celle des animaux nuisibles, la nature ait voulu nous permettre de dépister leur présence et pourvoir ainsi à notre sécurité.* Maurice se marre : Dis donc, il fait fort ton docteur. C'est pas tout,

écoute : *Mais tandis que la laideur des boches et leur puanteur provoquent le dégoût, il est un autre caractère de race dont la constatation n'a pu manquer d'inspirer à leur égard la plus irréductible des antipathies : ce caractère c'est le pédantisme.* Maurice pleure de rire. En plus ils sont pédants comme des phoques ! Il fait le drôle. Et ajoute : N'empêche qu'il y a tout de même des spécificités, engendrées par l'éducation ou la législation, tu as vu leurs bouquins ici ?

C'est vrai, dans le métro, les types lisent des mangas (bandes dessinées) pleins de sexe et de violence. On s'y torture, on s'y enfonce des trucs. Mais ils les lisent très ouvertement. Installés sur les banquettes, près de leur femme, compagne ou collègue qui feuillette des magazines féminins, les employés de bureau consomment ces illustrés ouvertement. Paradoxalement toute pilosité et image d'organes sexuels est bannie. Sur les photos et les dessins, les maquetistes font des retouches ou mettent des caches. Ainsi, j'ai pu voir dans un numéro de *Playboy* des chiens et des cochons – dessinés par Reiser – dont les sexes étaient masqués par des petits bandeaux noirs.

Mais je voulais parler du métro. Sur le quai aux heures de pointe, à la hauteur des portes des wagons se forment de grandes queues. Ils ne se mettent pas en paquet comme nous et n'y entrent pas comme du sable dans un entonnoir, mais ils s'y entassent méthodiquement.

Le métro et les rues sont très propres. On doit rendre les tickets en sortant. Les poinçonneurs examinent les tickets des deux côtés pour voir s'ils sont conformes. Chaque fois ils le sont. Qui se permettrait, au Japon ? Vraiment ce ne sont pas des gens comme nous. J'ai essayé de passer discrètement pour voir, feignant l'ignorance ou l'étourderie. Hep par ici, m'a dit l'employé en japonais. Après quoi il m'a demandé la somme d'argent en anglais.

Lorsqu'on prend le métro pour la première fois, on est

frappé par le jeu rythmique des poinçonneurs avec leurs pinces. Ils ont en main des pinces légères. Différentes de celles qu'avait le poinçonneur des Lilas. Entre les coups portés aux tickets, ils donnent des coups de pince dans le vide comme le font certains coiffeurs avec leurs ciseaux. On entend des tic-tic! plus ou moins habilement rythmés selon l'humeur, la nervosité, l'ancienneté ou le swing des poinçonneurs. L'effet est curieux. Et ils le font tous avec le plus grand sérieux. Évidemment, il y a longtemps que ça ne les amuse plus, ni eux ni les usagers, et ils ont oublié le côté singulier des gestes et des cliquetis. Il n'y a que les étrangers pour se montrer hilares devant ce spectacle. Quand les poinçonneurs sont un peu comme Maurice, ils doivent dire : Les Occidentaux, tu poinçonnes leurs billets, ça les fait rire.

Ces tics me rappellent un vieux bonhomme avec lequel j'avais travaillé au cadastre. Il était atteint d'une maladie nerveuse. Dessinateur, à la plume, vieille école où l'on se souciait de belle calligraphie, il dessinait des parcelles sur des feuilles de calque et y mettait des chiffres et des noms. Chaque fois, poser sa plume sur le papier lui demandait un effort terrible, sa main tremblait, il tirait la langue, hennissait même. C'était tellement curieux ce truc, et il le faisait d'une telle façon que la première fois on pouvait croire à de la fantaisie. J'ai vu, un jour, un nouveau venu dans le bureau se marrer ouvertement avant de comprendre.

Aujourd'hui le vieux est mort depuis longtemps, il ne tremble plus. Je me rappelle qu'il était imprégné de tabac blond, qu'il avait toujours une cigarette au bec, qu'il balayait sans cesse les cendres qui tombaient sur son calque du dos de la main, mais qu'il était très propre, malgré ça, et tout à fait désabusé. Il m'appelait : mon vieux Charles... Eh oui, mon vieux Charles, c'est comme ça! Qu'il n'avait aucun attachement particulier pour l'adolescent que j'étais, et que je m'en foutais un peu. Je lui dois une chose : il m'a appris

que « parler le français comme une vache espagnole » vient de « Basque espagnol ». Voilà pour ce vieux. Quel rapport ? Je voulais dire que, tout comme avec les poinçonneurs, on finit par s'habituer et à ne plus voir ce qui fascine dans un premier temps.

Il y a un temps pour la fraîcheur du regard. J'ai un vrai problème, loin de chez moi, dans les grandes villes, et plus généralement à l'étranger, dans un premier temps trop d'images nouvelles me soulent, m'abrutissent, je dois marcher sans trop regarder afin d'éviter l'hébétude qui en résulterait, mais plus tard, habitué à l'atmosphère et au cadre je ne remarque plus rien. Et, encore plus tard, il ne me revient quasiment rien du peu que j'avais enregistré.

Croyez-vous qu'il se gêne pour nous faire des récits de voyages!...

Dans le métro de Tokyo, on voit des publicités, beaucoup d'affiches sur la mode vestimentaire avec des mannequins occidentaux. Le complexe. Nos stars d'Europe cachetonnent là-bas en douce. Le portrait de Mastroianni est chez tous les coiffeurs. Alain Delon passe en spot à la télévision. Apparaissant vêtu d'un costume, il dit : C'est l'élégance moderne.

Leur télé, quel pourrissoir avec ses douze chaînes. Tout comme chez nous, qui n'en avons que trois, les bonnes émissions sont rares. Restent les films, mais ils sont entrecoupés de pubs. Le Japon est à l'heure de l'Amérique ; nous bien sûr on est toujours en retard d'une monstruosité. Un soir j'ai vu *Alien*. Du fait que ce film est récent et qu'il plaît beaucoup, les programmeurs savaient qu'il allait y avoir une forte audience. Six, sept, peut-être huit coupures ! Pour des films plus anciens, c'est trois ou quatre seulement. Chez nous, ça viendra peut-être jusque dans les chaînes publiques. Ça commencera par une seule coupe. Une seule coupe par film au début. D'où tollé, débats, controverses, dans un premier temps et finalement le monstre nous grignotera.